

PRÉJUGÉ ET SUBJECTIVITÉ
REFLEXIONS SUR L'ADOPTION ET LE -SOI-DISANT-
TRAUMATIQUE.

Dra Paula Silvina Berenstein*

Introduction

À un certain moment, tant le professionnel que le profane, intéressés par le sujet de l'adoption, arrivent à se demander si le lien parento-filial adoptif a une certaine particularité. Souvent, nous nous interrogeons sur l'existence de certaines difficultés en termes d'adoption ou si des inscriptions psychiques sont restées à cause de "l'abandon", à cause de certaines "situations traumatiques vécues" ou à cause du fait d'être «la mère qui élève, différente à celle qui lui a engendré." Bien qu'il existe des statistiques qui ne montrent pas des différences significatives concernant les dérangements psychologiques et la vulnérabilité au stress, chez les enfants adoptés et chez les autres enfants (Andrews, 1978 dans Féres-Carneiro et Levy, 2006), les hypothèses qui soutiennent l'existence d'une différence entre eux sont en vigueur. Donc, on peut dire que l'hypothèse de l'existence d'une différence entre le lien parento-filial biologique et l'adoptif et les différentes questions en ce qui concerne l'adoption sont, en partie, soutenus sur des hypothèses implicites à propos de la même. Il devient alors nécessaire de penser et d'expliquer ces hypothèses et les convictions qui existent sur le lien parento-filial adoptif.

Ensuite, je ferai une introduction pour délimiter le sens dans lequel j'embrasserai la notion de *préjugé*, au-delà du sens habituellement donné. Puis, je vais donner un exemple très clair de la modalité dans laquelle s'inscrit une subjectivité particulière, pour montrer les très différentes inscriptions sur un psychisme et l'impact qu'elle nous produit en tant que sujets constitués à une autre époque. Depuis, je vais approfondir sur la façon dont le préjugé, à travers la culture, installe d'une manière particulière des idées, des pratiques et des sentiments qui ont à voir avec la subjectivité moderne.

* paulaberenstein@yahoo.com.ar

Je vais approfondir sur le modèle de la famille nucléaire consanguine, où les parents sont responsables de transmettre leur culture à leurs enfants; ensuite, je montrerais, par des exemples cliniques, qu'une manière fixe et consolidée de penser l'adoption et ce que nous en considérons traumatique, ne permettra pas d'inclure la nouveauté qui se produit quand on habite et on construit un véritable lien parento-filial.

Le préjugé: une approche, une observation

Bien que, selon le dictionnaire -et le bon sens- le préjugé est une «*opinion adoptée sans examen, souvent imposée par le milieu et l'éducation*» ici je vais le développer dans un sens différent. Ensuite, je montrerais l'importance et la manière dont les préjugés instituent la subjectivité.

Nous pouvons voir que les préjugés, d'une part, font partie de notre façon de penser et d'agir et, d'autre part, ils sont fortement soutenus par le consensus du groupe auquel on appartient et par les valeurs de l'époque que nous sommes en train de passer comme ensemble social.

Les préjugés sont des idées que ne nous produisent pas de mises en question. En tant que sujets d'un certain temps, ils nous ont traversés et constitués. Nous vivons ces idées "tout naturellement", nous les sentons «logiques», nous les qualifions comme "normales", "habituelles" et même "évidentes".

Il est extrêmement difficile de penser les énoncés au sujet des époques car il est presque impossible de visualiser et d'analyser les marques structurelles de la propre subjectivité. Donc, pour réfléchir sur ce qu'on a acquis à partir des significations installées par les préjugés, des valeurs et de la manière comment ils fonctionnent, je vais citer très brièvement l'itinéraire emprunté par l'historien Ignacio Lewkowicz sur la constitution subjective à la Sparte classique (IV^e siècle avant J.-C.). J'y vais placer comment les liens, l'appartenance, l'identité et la subjectivité sont déterminés par la culture, en constituant les sujets d'une époque, d'une manière singulière et caractéristique. Nous déplacer à d'autres moments historiques est une technique qui nous permettra de prendre une distance qui rendra possible nous questionner les vérités installées comme universelles et de nous rendre compte que les préjugés de l'époque dans laquelle nous vivons s'installent et nous conduisent à faire, à être et à penser d'une certaine manière. On pourra bien distinguer entre ce qui est «naturel» et «logique» pour une société, et qui ne l'est pas pour une autre; entre ce qui est

inadmissible pour les sujets d'une époque et qui devient approprié et habituel pour ceux d'une autre. Par exemple du point de vue actuel, une mère sans un lieu ou une fonction maternelle de soins et d'affection serait «répréhensible» même «inacceptable», ou, dans le meilleur des cas, un facteur producteur d'une pathologie mentale. Dès la perspective d'aujourd'hui, la pédérastie, en tant qu'institution, est condamnable et punissable. Les institutions spartiates et les sujets qui les perpétuaient faisaient partie d'une société organisée d'une certaine manière, avec une logique déterminée qui instituait des sujets avec des caractéristiques conforme à leur culture.

Modalité de subjectivation dans la Sparte classique

Lewkowicz (2002) affirme que, dans cette ancienne culture on établissait des loyautés avec la communauté et pas avec les proches. La subjectivité y instaurée produisait des membres extrêmement enracinés dans la communauté et pas des individus liés par leurs liens de parenté ou de sang. Cette subjectivité était nécessaire pour maintenir le renom et la puissance de Sparte. Dans cette société guerrière, on ne pensait pas aux parents liés à des fonctions paternelles et maternelles comme on les connaît aujourd'hui. Les figures du *genitor* et du *pater* étaient activement séparées par une série de pratiques exercées et soutenues déployées par les différentes institutions de la communauté. Celle-ci était responsable de la procréation, de l'accouchement, de donner la vie, de l'allaitement, de l'éducation, de l'apparition de la vie sexuelle, spirituelle et guerrière et de l'héritage d'une parcelle de terrain¹.

Ces pratiques généraient les loyautés vers la communauté, étant absentes les loyautés

¹ Ensuite, je vais citer plus en détail les pratiques concrètes et spécifiques qui instituait une subjectivité spécifique intéressée à la formation et à la préservation de la *homoioia* (société d'égaux Spartiates): 1) Stricte sélection étatique de la couple de géniteurs, 2) Présence étatique-communauté aux accouplements reproductifs, 3). L'acte sexuel était considéré comme un simple acte reproductif et la femme était considérée comme la condition externe pour l'auto-reproduction des hommes, 4). La *gerousia* (conseil des anciens) était celle qui acceptait et considérait comme né un enfant si elle pensait qu'il serait un bon guerrier dans l'avenir; autrement, il était abandonné sur le mont Taigetus, 5). Les nourrices étaient inscrites dans l'ensemble de dispositions de l'éducation spartiate, 6) La pratique de *cripteia* (épreuve exigeante où les jeunes étaient envoyés à la campagne pour une année seulement équipés d'un poignard. Ils restaient cachés pendant la journée; la nuit, ils descendaient vers les chemins et les fermes et ils devaient tuer, au moins, un ilote. L'objectif de cette pratique était de terroriser les ilotes ou de fournir aux jeunes un baptême de sang pour les préparer à leur future vie militaire ou, tout simplement, un rite initiatique), 7) La communauté masculine développait de très forts liens de solidarité dans les institutions et c'est là que les jeunes avaient leur initiation sexuelle et leur formation spirituelle, 8). Les mères qui acquéraient de l'importance sociale (par l'inscription de son nom dans la tombe) étaient celles qui mouraient en donnant naissance à un futur guerrier Spartiate et si celui-ci mourait à la guerre, tous les deux s'élevaient dans la considération collective et seulement cela reconnaissait la mère comme appartenant à la communauté, pour ne pas avoir entravé son fils à se sacrifier pour cette communauté.

familiales. Je pourrais dire que ces interventions conféraient un ordre –qu'aujourd'hui on placerait proche au paternel- à la communauté laquelle était celle qui, à son tour, transmettait l'ordre social et l'éducation dans l'*eunomia*, l'obéissance au bon ordre.

L'**identité** de ces personnes passait par être Spartiates; l'**appartenance**, par faire partie de cette élite, de cet ensemble d'égaux, indépendamment des liens biologiques de parenté. Les différents types de liens (ceux d'amitié, d'amour, de sexe, dans le but de procréation, ou de sang) n'étaient pas mis en question par la communauté spartiate à laquelle on appartenait et ils étaient évidemment radicalement différents - en termes de fonctions, d'affections, de relations- de la façon dont on y pense et dont on y sent aujourd'hui.

En bref, je dirais que les fonctions maternelle et paternelle, telles que nous les définissons aujourd'hui étaient proches de celles exercées par la communauté à travers diverses institutions créées à cet effet. La mère et le père n'étaient que les géniteurs; ils n'éprouvaient pas de souffrance en ce qui concerne à n'avoir pas été eux-mêmes à accomplir les fonctions qu'aujourd'hui nous leur attribuons et que nous en attendons.

Les préjugés comme fondateurs de la subjectivité

L'époque moderne a établi une contiguïté entre la famille et d'autres institutions responsables de soigner, d'élever et d'éduquer. Son travail a été réalisé par les adultes de la famille -les parents- et les diverses institutions déléguées par elle et créées à cet effet comme l'école avec les enseignants, les hôpitaux avec les médecins, les foyers avec les soignants, etc. Cela a été possible parce que le langage et les règles qui ont utilisé ces institutions et les adultes responsables de l'exécution de ces fonctions étaient solidaires et communs à toutes elles. La surveillance hiérarchique, la sanction de normalisation² et l'examen ont été les trois processus constitutifs qui ont eu lieu dans ces institutions, sans provoquer un conflit entre elles et en générant une subjectivité particulière (disciplinaire) caractéristique de la modernité.

Dans la section précédente, j'ai effectué une brève visite de la subjectivité qui a eu lieu à Sparte. Là, nous nous sommes aperçus que ces questions instituées par la communauté à laquelle appartenait le sujet, montrent la force qu'acquiert l'héritage culturel, car y s'inscrivent des valeurs et des idéaux qui sont partagés, sont renforcés et sont sentis

² Foucault (1989) en Corea y Lewkowicz (19: 2005)

comme naturels par le groupe d'appartenance. Il ne s'agit pas d'un héritage biologique -transmis par l'ADN- ou «du sang», mais une inscription culturelle qui est acquise inconsciemment, qui est transmise de manière cohérente et qui n'est pas objet d'aucune pensée critique. Cette inscription produit des marques qui rangent une subjectivité déterminée.

Le sentiment de naturel avec lequel nous prenons quelques questions établies (nous disons, avec résignation -«c'est comme ça» -) exprime les convictions et les certitudes que nous maintenons. Bien qu'ils existent des questions qui prennent la forme de concepts, d'idées ou de jugements qui ne sont pas discutés, car elles ont été partie de l'héritage, elles ne sont pas liées avec ce qui se passe dans le présent. Au contraire, elles le dissimulent et elles sont souvent un obstacle dans le nouveau processus du devenir. Les préjugés créent une organisation qui s'installe dans la pensée et qui produit l'institutionnalisation d'une idée que nous partageons avec d'autres membres du même groupe, donc ça concerne à l'appartenance du sujet. Ce dernier est chargé de transmettre et de perpétuer cette idée instituée. Ainsi on établit ce qui est acceptable et ce qui on considère comme inacceptable, ainsi on marque ce qui correspond au rationnel et ce qui correspond au irrationnel. Ainsi on qualifie, avec des adjectifs qui sont attachés aux qualités considérées positives ou négatives, bonnes ou mauvaises, lesquelles acquièrent une connotation morale.

Les préjugés font partie des pratiques socioculturelles et sont transmis à travers des énoncés et des actions. Nous, sujets, nous approprions d'eux, sans éprouver le besoin de les vérifier ou de les remettre en question. Peu à peu, ils se tournent des vérités universelles. Nous ne voyons pas que ce n'est pas une observation ni une expérience, ni la convenance de ce que nous soutenons. Nous ne voyons pas que le préjugé est celui qui organise ce qu'on doit voir (ou ce qu'on ne doit pas voir) et la manière d'interpréter les faits de la réalité.

Les préjugés établissent des coupures et des évaluations qui sont organisées dans un système de représentations qui réduit et simplifie, car il n'a aucun moyen de voir ni de nommer de singularités, de multiplicités, de nouveautés et de variations. Les préjugés indiquent comment nous devons penser, comment nous devons nous rattacher et ce que nous devons faire avec la réalité. Ils nous évitent la tâche de créer de nouvelles organisations, de nouvelles ressources pour nous lier, puisque les préjugés soutiennent la conviction que si nous les gardons, on gardera un ordre prévisible et un résultat imaginable.

Le préjugé et la famille nucléaire consanguine

L'idée et la représentation sur la famille nucléaire consanguine, montre comment nous devons la construire et la façon de résoudre des situations particulières, qu'on suppose vont apparaître à un moment donné. La représentation de ce type de famille, l'organisation hégémonique, établie dans la modernité, soutient l'illusion de la bonté, de la santé, de la normalité et de la sécurité qu'elle nous procure. Elle nous évite le travail constant qui implique nous penser comme tel et la tâche ardue de nous déplacer à travers les situations nouvelles que nous n'avons pas prévues.

Les représentations sur la famille nucléaire consanguine que nous avons héritées et que se sont constituées dans la modernité ont une inertie tenace qui ne permet pas de se rendre compte de ce qui se passe réellement dans le présent.

Toutefois, si nous réussissions à prêter attention à ce qui se passe aujourd'hui, nous pouvons nous rendre compte que:

1. Dans la clinique, nous ne voyons pas que la famille nucléaire consanguine soit une garantie en ce qui concerne un résultat particulier.

2. Soutenir ce modèle n'évite pas les incertitudes qui se présenteront au cours de sa construction en permanence. Nous voyons la surprise ou la perplexité éveillées par les situations imprévues, mais qui se produisent dans une famille.

3. La multiplicité de situations et de configurations familiales que nous pouvons distinguer actuellement dérangent les vérités qui étaient, pour nous, indiscutables, naturelles et universelles.

4. La diversité des situations, dans lesquelles des sentiments de parenté apparaissent, émeut ce modèle hégémonique qui était autrefois prédominante. Des sentiments authentiques de paternité, de maternité et de fraternité se génèrent, non seulement dans l'adoption, mais aussi dans les familles recomposées, entre les sujets qui nouent une relation en construisant des liens.

5. Penser à la maternité adoptive comme une deuxième option (pour la stérilité du couple) ou comme une troisième (après avoir essayé la fécondation assistée) continue à renforcer les modèles de la continuité génétique offerts par la famille nucléaire consanguine comme des valeurs positives.

L'aspiration des diverses organisations familiales de se ressembler à la famille nucléaire consanguine, préserve et renforce l'idée que celle-là est le modèle et la façon d'assurer un ordre, qui est lié à la bonté et à un certain nombre de vertus qui sont données uniquement là. Cette aspiration maintient également l'illusion que pour maintenir les liens on n'aurait pas à faire un travail inattendu et continu. Au contraire, cette aspiration entretient l'illusion que en ayant ce type de famille on peut obtenir un lien durable, stable et indissoluble.

Préjugé et adoption

La pratique de l'adoption actuelle est traversée, d'une part, par les idéaux d'aider un enfant qu'on suppose est abandonné et de constituer une famille qui est proche à la forme de la famille nucléaire consanguine; et d'autre part, par l'idée de réaliser le désir d'avoir un enfant, et aussi par l'obligation de le faire en vertu des exigences réglementaires établies pour cette pratique.

L'institutionnalisation des idées sur la famille nucléaire consanguine nous empêche de voir que les familles sont différentes entre elles et qu'elles ne sont pas une garantie de la réalisation de l'installation du monde symbolique humain dans l'un de ses enfants.³ Les familles adoptives n'ont pas la même problématique, elles ne sont pas les mêmes non plus, bien qu'elles aient adopté des enfants. En ce qui concerne les préjugés, Kaufman (2007: 47) remarque que inévitablement la dénomination utilisée pour désigner quelque chose, -par exemple, dans notre cas, le fait d'appeler *adoptif* le lien parento-filial, le fils ou les parents- est liée à la catégorisation et à l'évaluation de ce qu'elle désigne. A partir de ces distinctions est que les sujets justifient certaines actions. L'auteur mentionne que la grande diversité des situations vécues sont dominées par un "segment du discours partagé par tous les cas où les individus ainsi dénommés." L'adjectif «*adopté*» ou «*adoptif*», détermine, qualifie, prétend exprimer des caractéristiques ou des propriétés attribuées aux substantifs "fils", "parents", "lien", etc. Mais cette qualification souligne l'adjectif *adoptif* comme la seule caractéristique de ces sujets et du lien qu'ils produisent. Elle réduit la multiplicité des significations qui pourraient survenir dans cette relation. On utilise l'adjectif «*adoptif*» dans le cadre d'un argument connu, face à la nouveauté qui produit l'anxiété ou l'incertitude. En désignant quelqu'un comme "*adopté /adoptif*" deux univers différents et séparés sont organisés

³ Cela se voit dans les psychoses à cause de l'échec à constituer un petit comme un enfant. Les délires de filiation, par lesquels le fils dit que son père est une célébrité et pas son parent, appellent aussi l'attention

de mode binaire. Ce sont le «fils adoptif» et le «fils biologique», "la mère du cœur" et "la mère du ventre", l'"adoption" et l'"abandon", "la famille actuelle" et la "famille d'origine" etc.⁴

Toutes ces dénominations produisent une organisation binaire, unie avec des évaluations et avec des représentations déjà connues qui ne permettent pas de visualiser la singularité de chaque famille.

Le culturel constitue, institue et traverse la famille qui adopte

Comme je l'ai développé, les discours et les pratiques qui circulent à un moment donné et dans un contexte socio-culturel enveloppent et déterminent la famille qui adopte.

Dans la définition d'adoption on peut percevoir comment les discours, les pratiques et les sentiments qui se posent sont entrecroisés.

En effet, la *Real Academia Española* (2001)⁵ définit l'adoption par les acceptions suivantes (souligné par l'auteur):

- *Recevoir comme un fils* celui qui ne l'est pas naturellement, avec les conditions et les formalités établies par les lois;
- *Recevoir, en le rendant propres*, les points de vue, les méthodes, les doctrines, les idéologies, les modes, etc., qui ont été créés par d'autres personnes ou collectivités;
- *Acquérir, recevoir une configuration déterminée.*

Nous pouvons voir dans la définition actuelle de *l'adoption*, que le culturel, à travers le langage, inscrit et attribue à "l'adoptif" des caractéristiques déterminées et spécifiques. Je l'ai souligné dans la définition «recevoir comme un fils celui qui ne l'est pas naturellement (selon) l'établissent les lois», "...en le faisant propre", "créé par d'autres personnes" et "recevoir une configuration déterminée." Ces mentions mettent en évidence la prégnance de l'idée d'être le fils de celui duquel on est né, en marquant la propriété des parents et le naturel de cet acte. Nous pensons l'enfant comme quelqu'un

⁴ J'ai observé à la clinique, chez les patients (parents, enfants, couples, familles) qu'aucun de ces noms leur met à l'aise, aucun parvient à attraper ce qu'ils ressentent et ce qui leur arrive.

⁵ Fait intéressant, pour l'incidence de l'époque, voir la définition de la première édition du dictionnaire de la *Real Academia Española*, de l'année 1726 (91,1) d'adoptif qui disparaît de la définition d'adoption actuelle. Là on indique, pour *adoptif*, l'acquisition "pour ce titre (du) droit à la fortune du père» et que «les Justes sont appelés et sont les fils adoptifs de Dieu, parce qu'Il les a élevés à cette dignité par la grâce."

qui a été déjà "créé par d'autres personnes", "avec une configuration déterminée» à qui on va «recevoir comme un fils." Ces idées explicites et répétées, par moyen des paroles, vivent avec des actions et avec des faits cohérents avec cela qu'on a dit, qui effectivement exerce la famille et qui résultent dans la création mutuelle et simultanée de devenir parents et fils d'une manière particulière.

La définition montre aussi qu'à cette époque pour qu'un enfant devienne en fils on a besoin d'une intervention juridique qui permet aux autres de devenir parents. De cette façon, l'enfant devient certainement la propriété de ses parents adoptifs («en le faisant propre»). Cependant, il n'existe aucun moyen de le transformer en fils naturel, il continue à être "naturellement d'un autre."

Ainsi comme nous concevons la famille nucléaire consanguine comme «normale» et «naturelle» aussi bien nous pensons -sans être conscient de cela- à l'unité et l'intégration des aspects biologiques, psychologiques et sociaux de l'acte de la filiation. Nous supposons qu'engendrer, procréer, donner un lieu et investir l'enfant comme un fils sont des tâches simultanées et liées à la nature humaine.

La famille nucléaire consanguine, dans notre culture, fonctionne comme modèle et comme aspiration. Aussi, c'est comme ça qu'aujourd'hui nous prétendons que les figures du *genitor* -figure masculine impliquée dans la procréation du petit- et du *pater* -celui qui remplit les fonctions sociales liées à la paternité légale, symbolique, affective et familiale- soient unies dans une seule personne. Ces considérations sont celles qui constituent le support transsubjectif des liens familiaux actuels et sont quelques-unes des questions que les familles qui adoptent doivent élaborer pour produire un sens unique des vicissitudes de leur histoire.

Les familles, étant traversées et constituées par les pensées que j'ai exprimées plus tôt, vivent l'adoption, en partie comme un manque, une altération ou une difficulté qu'on doit élaborer. Dans les familles adoptives il est évident, d'une part, l'impossibilité de réunir dans une seule personne le *genitor* et le *pater* et, d'autre part, celle d'intégrer le biologique, le psychologique et le social du processus de la filiation. Plusieurs auteurs⁶ soutiennent que l'adoption établit un désordre parce que d'une part elle nous montre la stérilité et, d'autre part, nous montre la filiation séparée du fait biologique de la procréation. L'adoption nous remet en question sur le naturel avec lequel nous

⁶ Giberti et al (2001: 56), Rajnerman y Santos (2004: 209), Rosenblum de Horowitz (1990: 198).

soutenons l'expérience et la pensée selon laquelle nous considérons comme une unité et comme une continuité les faits d'engendrer, de procréer et d'attester la filiation. L'adoption nous remet en question l'évidence avec laquelle nous considérons le biologique et l'instinct humain (ou maternel) comme une garantie pour adopter un enfant. Les expressions «lien de sang», «la propre chair», «tel père, tel fils" montrent la conviction de l'idée qui soutient que c'est le biologique ce qui conforme un type de lien fort et indissoluble et qui se constitue comme un point de certitude qui n'est pas contesté.

L'adoption est une expérience émouvante, car elle touche les points de la sensibilité actuelle. C'est pour cela que se produisent des discussions véhémentes basées sur des sentiments, des idées et des comportements avec un degré élevé de consensus entre les différents groupes d'appartenance. Ces points ne sont pas facilement discutables car, en même temps, ils rendent possible un type de vie en société et dans les liens. Certains d'entre eux sont: la naissance d'un enfant, la difficulté à penser que la femme qui donne naissance peut ne pas jouer le rôle de la mère, l'abandon supposé si on ne parvient pas à obtenir une famille pour protéger, pour aider et pour constituer un enfant comme un fils, l'impossibilité de satisfaire un désir de maternité-paternité lié au celui de la descendance et de la continuité, les différences socio-économiques entre les géniteurs et les parents adoptifs, et la législation apparue après l'émergence des problèmes qui se posent à cet égard.

Romero [1987] (2008: 16) décrit en détail qu'il ne s'agit pas seulement des idées, mais qu'on les assume et elles agissent, inspirent des réactions et conditionnent les jugements de valeur sur les comportements. Comme cet historien dit, nous n'avons aucune notion que ces idées changent selon les époques. Cependant, il peut arriver qu'à un moment donné on remarque que quelque chose de l'institué a changé. Je pense que cela peut enregistrer la nécessité de changer les affections et les situations personnelles ce que, à son tour, atteint déplacer quelque chose de ces institués et produire une remise en cause de ces hypothèses que nous jugions incontestées. Cette hésitation des certitudes peut entraîner un changement dans la façon de penser et d'agir.

Donc, l'adoption actuellement est en train d'avoir un autre lieu, une autre acceptation et une possibilité de construire une famille. Aussi, aujourd'hui, des grandes et passionnées polémiques existent dans les différents secteurs de la société, car on entrevoit la possibilité de l'adoption non seulement pour les couples hétérosexuels, mais aussi pour les différentes configurations de liens comme les célibataires et les couples homosexuels.

Les parents comme les porte-parole de la vie sociale

Le réseau social fonctionne comme une source de significations qui, à travers du langage et des actions, des habitudes et des valeurs, commence à constituer les sujets. Les adultes et les enfants, dans l'unicité de chaque famille, accordent aux institués qu'ils ont hérités quelques variations possibles qui sont liées à leur domaine d'appartenance et à leur circonstance particulière. Dans chaque famille on pourra voir quelles sont les idées héritées qui sont ordinatrices et quelles sont celles qui bloquent le devenir et la possibilité d'une construction originale, en provoquant un malaise

Les idées préconçues soutenues par les adultes, en ce qui concerne les aspects de l'adoption, produisent des significations qui ont des effets sur la façon dont leur fils va se penser soi-même. L'enfant peut répondre dès là, en confirmant ces idées préconçues, ou montrer quelque différence avec comment on le pense, ce qui fait que celles idées soient destituées (Bleichmar, 2007). Comme j'ai décrit ci-dessus, les préjugés, en attribuant des valeurs, donnent implicitement qualités positives et négatives qui acquièrent un ton moral. À la clinique, nous voyons des dénominations accompagnées d'une critique implicite de la mère de l'enfant donné en adoption en tant que "sans cœur", "abandonnique" ou même quand, avec de la bienveillance, on explique qu'elle "a pensé au bien-être de son enfant". Adjectiver comme «adoptif» une filiation, un fils ou ses parents, une famille, établit une classification, une séparation, cela marque une différence de catégories qui a des conséquences, tout au long de la vie, sur l'émergence de significations multiples qui peuvent devenir le pilier de la constitution d'un lien. Ces significations, fournies et partagées avec le domaine social auquel on appartient, entrent en tension avec d'autres, singulières. Le préjugé, en tant qu'établi, accepté, répété, partagé, entre en conflit avec une partie de la constitution subjective. Si on accepte passivement cette idée préalable, la singularité du lien et l'incertitude quant à que quelque chose de nouveau peut advenir restent annulées.

L'adoption, en tant qu'institution, a une longue tradition et elle est revêtue d'une série de représentations et des supposés savoirs partagés par l'ensemble auquel on appartient. Ces représentations constituent l'héritage culturel que la famille reçoit et il serait convenable qu'elle puisse les analyser car, en même temps, le fait de recevoir un enfant comme un fils est un événement nouveau et unique. Pour construire une histoire propre de la famille, elle devra laisser de côté ou remettre en question certaines des suppositions instituées. Probablement, parfois la famille aura recours à des représentations déjà établies comme un moyen de s'anticiper et de se tranquilliser sur

l'origine, sur l'histoire et comme une garantie d'un avenir qu'on suppose plus incertain que dans les familles biologiques. Même si c'est une position qui ne la bénéficie pas, cela le sert d'une part, pour contrôler quelque chose d'inattendu, pour ce qu'il n'a pas encore des représentations et, d'autre part, pour appartenir à l'ensemble social. Mais si ce que celui-ci offre est très prégnant ou si la famille est très attachée aux institués sociaux, la construction unique de la liaison sera perturbée. Avoir un enfant biologique a également une série de représentations qui donnent l'illusion d'avoir une expérience qui atténue la nouveauté et la singularité. Ce sont les mêmes qui attribuent plus d'incertitude aux expériences avec un enfant adopté. En fait, comme je l'ai souligné, la rencontre entre un enfant et ses parents exige la construction de ressources pour faire place à l'impensable, à l'inédit, à quelque chose qui n'a pas des précédents dans son histoire, qui n'a pas de représentations, parce qu'elle ne ressemble pas à quelque chose qui ait existé auparavant.

Même si un enfant sort d'un corps, on pourrait dire que l'enfant naît d'une liaison qui, lui offrant un lieu, un soutien, de l'amour, un langage et un ensemble de règles, habilite sa transformation en sujet et lui permet de sentir une appartenance à une famille déterminée.

Le sentiment de naturel pour lequel nous pensons que la filiation d'un petit est assurée avec sa naissance, omet que la transformation d'un petit dans un enfant résulte d'un labeur ardu et continu et que le fait de ne pas l'exécuter a des effets dévastateurs sur l'humanisation du petit.

Comme je l'ai dit au début, la famille appartient à un milieu social qui reflète les valeurs du temps où elle vit. Le couple parental fonctionne comme le porte-parole du discours de l'environnement socioculturel auquel il appartient. Le couple soutient des idéaux, des désirs, des interdictions, des pensées et des croyances, à travers ses discours et ses pratiques. Comme ils sont des énoncés qu'appartiennent à l'environnement dans lequel nous vivons, on les transmet, on les fait et on les sent comme propres. Le sentiment d'appartenance est celui qui fait qu'un sujet se sente une partie d'un ensemble pour partager ces énoncés avec les autres habitants de l'ensemble. Cela donne un sentiment de sécurité quant à son origine, à son histoire et ce qui est attendu de l'avenir. Aulagnier (1975) a appelé ce réseau qui sert de support au moi et à son idéal, le *contrat narcissique*. Il s'agit de l'investissement préalable et anticipatoire que le discours social projetera sur l'infans avec l'espoir que celui-ci devienne l'émetteur du modèle socioculturel. Les énoncés fonctionnent comme un support identificatoire et, avec la croissance, en s'éloignant du premier support constitué par le couple parental, on obtient une continuité avec l'environnement socio-culturel. Le

groupe, à son tour, dépendra de l'investissement que chaque sujet fera de lui. En échange, le groupe apporte un soutien, des soins, de la reconnaissance, il fournit des moyens de protection et d'attaque, il trace les voies d'accomplissement, il marque les limites, il énonce des interdictions.

Quand Puget (2002) analyse les principes d'Aulagnier, elle pose que ce n'est pas possible de rompre le contrat narcissique et qu'habiter un espace et appartenir à l'ensemble est un impératif. Elle ajoute que la façon de l'habiter peut être considéré comme une extension de ce qui formule Freud (1921) en *Psychologie des masses et analyse du moi*, en l'appliquant à la structure familiale ce qui détermine que si le sujet suit les lois de l'ensemble, qu'indiquent le permis et l'interdit, il en devient un membre. Mais elle peut aussi être analysée -et celle-ci est une contribution de l'auteur- à partir des actions qu'on fait avec d'autres, sur la base de la reconnaissance consciente ou inconsciente de l'existence d'une difficulté commune. Ce «faire avec» est la mise en œuvre d'un sens de la responsabilité qui nous positionne comme appartenant à cet ensemble particulier et pas à un autre. Telle est la construction d'un lien où vont se configurer, peu à peu, une identité et une appartenance.

Dès cette perspective, la famille adoptive se trouve avec deux tâches qui entrent en conflit. L'une d'elles serait de s'approprier des énoncés et des préjugés qui circulent dans l'environnement social pour en appartenir. L'autre tâche serait laisser de côté la prégnance de ces énoncés provenant de le social pour pouvoir créer les liens d'une manière propre et singulière, au moment de passer les nouvelles situations qui se présentent à ce groupe familial particulier.

Le -soi-disant- traumatique en adoption

Le traumatique, l'origine, les premières marques, l'identité et le récit sont quelques-unes des questions qui sont souvent discutées par rapport aux différentes situations qui se présentent dans les familles qui adoptent. On fait les approches de ces questions à partir de différentes perspectives. Cependant, en ce qui concerne l'adoption, j'ai pu observer dans la pratique clinique

-et la théorie-, en patients -et leurs analystes-, une tendance à expliquer les conflits qui apparaissent et qui sont de très diverses sortes, à cause des idées différentes autour de l'adoption.⁷ Il semble que très souvent, "la condition

⁷ Barros et Pachuck (2001: 54), en citant Gaspari parlent de «sable dans les yeux» pour décrire que l'«adoption» fonctionne comme un point d'attraction qu'on utilise pour expliquer les différents aspects de la relation ou de ses membres.

d'adoptif soit la cause de tous les symptômes et les souffrances familiales» (Gaspari, Rajnerman et Santos, 1994p 137).

L'idée de traumatisme dans l'adoption

L'idée de traumatisme, dans la clinique, provient de deux idées. La première consiste à considérer que la séparation de la mère de laquelle on est né laisse en soi des marques qui sont maintenues dans le nouveau-né et, l'autre, est la difficulté pour penser qu'une femme ne veut pas être la mère d'un enfant qu'elle a engendré. Il semble que la seule façon de penser cela est sous la forme d'«abandon», même si l'enfant a été laissé aux soins des personnes chargées de lui donner en adoption.

Dans les entretiens psychanalytiques avec les parents et / ou les enfants adoptifs, ils posent leurs idées sur ce qui s'est passé en ce qui concerne l'adoption comme des faits réels et concrets ou comme des événements historiques qui fournissent des caractéristiques traumatiques. Les récits de ces événements, sont d'abord doués de certitude, mais ils changent peu à peu au fil de l'analyse. Les certitudes laissent la place aux récits des situations qui coexistent en même temps. La complexité de chaque situation, contenant une multiplicité d'arêtes, et que ne se laisse pas aborder avec une pensée unique ni avec un seul sentiment, ni avec une fantaisie, devient progressivement visible.

Ensuite, je vais mentionner quelques-unes des phrases qui -bien qu'elles semblent répétées et qu'on les écoute avec assiduité au cabinet de consultation et dans la langue de tous les jours- acquièrent un sens unique et singulier à partir de l'analyse psychanalytique du patient (individuel ou de liens). A titre d'illustration, je vais prendre deux exemples: le premier, celui d'une femme qui, après l'adoption d'une petite fille, avait tombé enceinte et, l'autre, d'un entretien avec un couple de parents, pendant le traitement de sa fille unique adoptive, qui consultait pour des épisodes de violence.

"...Se séparer de la mère qui t'a porté dans son ventre est traumatique ..."

Une femme posait à plusieurs reprises et de plusieurs manières que «se séparer de la mère qui t'a porté dans son ventre est traumatique» et elle confirmait cela quand

elle entendait sa fille dire à sa sœur «- *As-tu vu cette fleur, à côté de l'arbre? Maman est venue et... crac!! elle l'a coupé et t'a amenée,* "-. Elle m'explique: - "*Je pense qu'elle lui racontait son histoire, ce qu'elle éprouvait: qu'elle a été arrachée pour être donnée à une autre*» -

Pendant l'analyse, cette femme, peu à peu, a déployé la difficulté pour élaborer que ses enfants "*avaient été conçus dans des ventres différents*". La fille adoptive "*était née d'un autre ventre*". Cela, pour elle, expliquait la différence entre les frères et les sœurs. En ce sens, et avec un haut degré de souffrance, elle ne finissait pas d'accepter l'adoption comme possibilité pour avoir des enfants. Probablement elle incarnait le préjugé social dont on devrait avoir les enfants d'une seule façon et que toute autre façon serait marquée par la difficulté, le danger ou la punition. Manquer à ce mandat social lui produisait un conflit qu'elle n'a pas pu résoudre tout au long des années. Cette mère pensait et interprétait les conflits qui se généraient dans sa famille par suite de «*quelque chose*» liée à l'adoption. Elle ne se rendait pas compte que de différentes situations de la vie de cette famille racontées dans les séances pourraient être liées. Elle ne percevait pas non plus que ce que la fille disait exprimait la version qui parcourait dans la famille. En plus, la culpabilité que cette mère éprouvait à cause "*d'avoir arraché*" sa fille à la mère biologique, à travers une adoption clandestine, produisait aussi ses effets. D'autre part, ces sentiments liés à ses conceptions inamovibles étaient attachés avec deux autres idées, profondément ancrées dans l'esprit de la mère et qui proviennent de son environnement social. L'une d'elles était l'importance - et la différence - d'avoir conçu -ou non- ses enfants "*dans son ventre*" et la difficulté d'admettre la discontinuité du lien de sang mise en évidence par l'adoption.

"... Il nous brisait le cœur de voir tous ces enfants abandonnés ..."

Dans quelques récits au sujet de l'adoption, les parents évoquent l'idée que l'enfant a été «abandonné» par leurs géniteurs. Cependant, comme on mentionnait ci-dessus, très souvent, les géniteurs ont cherché un moyen pour que le nouveau-né fût hébergé. Dans certains cas, il s'agit d'une *formation de compromis* qui, parfois, transforme le sentiment de culpabilité des parents adoptifs -qui naît de la fantaisie d'avoir volé un enfant- dans un acte de bonté ou de bienfaisance qui, pour devenir tel, doit instituer l'enfant comme abandonné. D'autre part, penser à la petite fille comme abandonnée montre un manque, comme l'a été la stérilité du couple, avec lequel ils s'identifient et qui ils pourraient réparer par moyen de l'adoption.

Un couple de parents d'une jeune fille adoptive racontait - «... *Nous allions dans des*

orphelinats voir les enfants pour adopter. Il nous brisait le cœur de voir tous ces enfants abandonnés ..." ... Plus tard, face à la question de savoir comment a été l'adoption, ils répondent " Nous avons été appelés par une clinique...on nous a dit qu'une petite fille saine, brune était née... si nous la voulions. Cela n'est pas voler! Tout a été légal! Nous sommes allés la chercher et on nous a dit de lui emmener et que notre médecin nous donnerait l'acte de naissance ... "

La patiente, âgée de 23 ans, et ses parents consultaient par des symptômes phobiques et des réponses violentes à ses parents. Les parents ne se sentaient pas reconnus pour tout ce qu'ils avaient fait pour elle. Ils estimaient qu'ils avaient évité à sa fille la triste expérience d'être abandonnée dans un orphelinat. Ils ne comprenaient que cela n'était pas son expérience et que, éventuellement, la violence de la jeune fille eut été un symptôme produit par une variété de causes. Dès le fait d'avoir instituée la jeune fille comme une orpheline jusqu'à être punis pour le sentiment de culpabilité qu'ils éprouvaient.

Même s'il y a 30 ans, cette était une adoption habituelle et fréquente ce n'était pas le moyen légitime de la faire. Ce couple continuait à sentir peur à cause du manque de certitude quant à la volonté de la génitrice de donner l'enfant en adoption et pour avoir fait une adoption en dehors des exigences légales. La crainte, peu à peu, s'était transformée en soins excessifs croyant que la fille pourrait se perdre ou que quelqu'un pourrait la prendre. À ceci la fille a répondu avec de multiples craintes, elle ne voulait pas rester n'ils pouvaient la laisser au jardin d'enfants et ils avaient peur de quitter leur village.

Réflexions finales

Je ne vais pas discuter sur le fait que les enfants donnés en adoption n'ont pas continué sa vie avec la mère qui les a conçus et que, peut-être, un fait douloureux s'est produit. Je ne vais pas discuter non plus que l'enfant, effectivement ait enregistré, d'une certaine manière, les variations dans la façon dont ses besoins ont été satisfaits. Mais, bien sûr, je ne crois pas du tout que le changement de la modalité dans laquelle se réalisent les soins d'un petit enfant implique que je voie cette circonstance comme une perte et, beaucoup moins, qu'elle ait des caractéristiques traumatiques. Sans doute, la relation avec celle qui sera la "mère", est un processus de construction qui se produit à l'intérieur des liens de l'élevage des enfants (Bleichmar, 2000). Bien sûr, cela est différent selon le moment de constitution psychique dans lequel se trouve l'enfant donné en adoption car des marques vont rester quant à la manière dont les besoins physiques

et émotionnels ont été satisfaits dans les différents moments de sa vie. Bien que quelques marques soient restées à cause des expériences vécues par l'enfant et à cause de la qualité de ces premiers enregistrements, il y aura d'autres qui viendront compléter celles-ci⁸. Les marques antérieures seront modifiées par l'intermédiaire de la signification de l'information, que les adultes en charge de l'enfant possèdent, du nouveau lien, qui permet l'inscription de nouvelles marques, du discours et de l'affection qu'offrent les adultes.

C'est pour cela que pensez à un enfant adoptif comme à un enfant "*abandonné*", "*orphelin*", "*dans le besoin d'amour et de tendresse*», avec des «*expériences traumatiques*» depuis le début de sa vie, est quelque chose qui n'est pas nécessairement liée aux faits réels que l'enfant a vécu. Comme je l'ai développé dans cet article, il s'agit d'une pensée qui répond aux motions inconscientes, aux défenses face aux émotions douloureuses,

à l'accomplissement des désirs inconscients et au besoin de faire de la famille une action réparatrice. Cette organisation familiale a ses effets parce que penser à l'enfant de cette façon signifie être investi par ses parents en fonction de ces représentations. Elles se constituent comme une offre identificatoire à laquelle l'enfant réagira plus ou moins comme un petit orphelin dans le besoin d'amour et de tendresse, peut-être il en fera le centre de ses élections, des motivations de sa vie ou de tout autre symptôme en accord avec cela, en devenant le porte-parole de sa famille. Pas toujours se passe comme ça car il pourrait aussi arriver à faire une nouvelle création et que, à partir des expériences vécues, il fasse quelque chose de différent de ces offres identificatoires. Que l'enfant se montre d'une manière différente à celle qui pensent les parents modifiera leur point de vue sur lui, pourvu qu'il y ait un espace pour la nouveauté apportée par le petit.

La perspective des liens, que je soutiens, établit l'idée d'un psychisme qui se modifiera à cause de l'effet des liens avec d'autres importants signifiants qui se produisent tout au long de la vie. Donc, ces premières expériences installeront des marques qui se seront intégrées à partir des liens, en produisant de la subjectivité et de nouvelles inscriptions qui impliquent de nouvelles origines, de nouveaux commencements, en modifiant ce qu'on pourrait attendre par les déterminations de ces expériences passées (Berenstein, 2001). Souvent, c'est surprenant que les enfants qui ont passé par des situations de

⁸ Supplementation: Puget (2001), à partir de Badiou, a nommé comme *supplementation* une caractéristique du lien par laquelle l'effet de la présence demantèle une organisation qui semblait fermée, et à partir de cette désorganisation l'histoire antérieure change la signification qui avait jusqu'alors. L'histoire antérieure se modifie à cause du changement de la signification préalable. Ces remplacements marquent les sujets comme appartenants au lien. De nouvelles inscriptions inconscientes se produisent. (Berenstein, 2004)

privation puissent affronter et surmonter les moments difficiles, comme les autres enfants qui ne les ont pas passés.

En bref, pour la constitution d'un sujet les liens ont une multiplicité de déterminations. Les pulsions, le monde des enfants, les premières expériences, les liens parentaux et non parentaux significatifs et l'appartenance sociale, représentent la diversité avec laquelle le sujet humain est constitué en tant que tel, dans une manière totalement singulière.

Alors, au-delà de l'excès ou le manque qui se soient produits au début de la vie, le fait de se lier ouvre de nouvelles possibilités et d'autres déterminations pour la constitution subjective. Les inscriptions produites par les premières expériences pourront être complétées et acquérir de nouvelles significations en fonction des liens significatifs du contexte familial ou social.

BIBLIOGRAPHIE

Aulagnier, P. (1994) *Nacimiento de un cuerpo, origen de una historia*. Dans L. Horstein (Comp.): "Cuerpo, historia, interpretación". Buenos Aires: Paidós.

Barros, G. y Pachuk, C. (2001) *Otros orígenes. Otros enigmas*. Dans Giberti, E. et al: "Los hijos de la fertilización asistida". Buenos Aires: Sudamericana.

Berenstein I. (2001). *El Sujeto y el otro. De la ausencia a la presencia*. Buenos Aires: Paidós.

Berenstein, I. (2004). *Devenir otro con otro(s): Ajenidad, presencia, interferencia*. Buenos Aires: Paidós.

Bleichmar S. (2000) *Las marcas de la historia*. Récupéré le 29/05/08 de <http://adoptare.com.ar/articulostercer08.htm>

Bleichmar, S. (2007). *De la creencia al prejuicio*. Dans *Vertex Revista Argentina de psiquiatría*. XVIII (71), 42-45. Buenos Aires: Polemos.

Corea, C. y Lewkowicz, I. (2005) *Pedagogía del aburrido. Escuelas destituidas, familias perplejas*. Buenos Aires: Paidós Educador

Féres-Carneiro T. y Levy, L. (2006). La adopción: entre fantasmas jurídicos y realidad jurídica. Dans *Actualidad psicológica: La adopción*. XXXI (340), 27-29. Buenos Aires.

Gaspari, R., Rajnerman, G. y Santos, G. (1994). Estructura y acontecimiento. La pregunta por el origen en la familia adoptiva. Dans *Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo*, XVII (2), 133-143. Buenos Aires: Publicación de la AAPPG.

Giberti, E. (1981). *La adopción. Padres adoptantes, hijos adoptivos, los "otros"*. Buenos Aires: El Cid Editor.

Giberti, E. (2010) *Adopción Siglo XXI: Leyes y deseos*. Buenos Aires: Sudamericana.

Giberti, E., Barros, M. y Pachuk, C. (2001). *Los hijos de la fertilización asistida*. Buenos Aires: Sudamericana.

Gutiérrez, C. y Lewkowicz, I. (s/f). *El mito del amor familiar: contextos alterados de adopción*, dans <http://www.adoptare.com.ar/articulosprimer09.htm> (récupéré le 14/07/11).

Janin, B. (2001). *Adopción, historia y aprendizaje escolar*, récupéré le 26/05/07 dans <http://www.adoptare.com.ar/articuloscuarto10.htm>

Kaufman, A. (2007). Sobre vocablos necesarios pero insuficientes. Dans *Vertex Revista Argentina de psiquiatría*. XVIII (71), 46- 49. Buenos Aires: Polemos.

Lewkowicz, I. (2001). *Esparta o la paternidad abolida*. Dans Michel Fariña, J.J. y Gutierrez, C. (Comps.): *La encrucijada de la filiación: Tecnologías reproductivas y restitución de niños*. 115- 144. Buenos Aires: Lumen.

Lewkowicz, I. (2002). *Entre la institución y la destitución, ¿Qué es la infancia?* En Corea, C. y Lewkowicz, I.: *Pedagogía del aburrido: Escuelas destituidas, familias perplejas*. Buenos Aires: Paidós.

Moreno, J. (2002). *El discurso infantil*. Presentación en el Departamento de Niñez y adolescencia de ApdeBA, le 4 Juin 2002

Puget, J. (2001). Lo mismo y lo diferente. En *Actualidad Psicológica*. XXVI (284), 9. Buenos Aires.

Puget, J. (2002). Piera Aulagnier: lo social, 27 años después. Dans *Psicoanálisis ApdeBA*. XXIV (3), 473-489.

Rajnerman G. y Santos G. (2004). Adopción: Trauma y elaboración. Dans *Revista del Ateneo Psicoanalítico* N° 4, 207- 233.

Romero, J. L. (2008). *Estudio de la mentalidad burguesa*. Buenos Aires: Alianza.

Rosenblum de Horowitz, S. (1990). *Adopción, lo legal -lo psicológico- lo social*. Buenos Aires: Kargieman.

Mots-clés: Abandon, Adoption, Culture, Famille, Subjectivité, Préjugé, Traumatisme, Lien.